

voir Balzac à l'œuvre sur un sujet pareil ; j'ai peine à croire qu'il se fût borné à nous offrir, comme M. Augier, le spectacle d'un jeune avocat aux prises avec la question grande de savoir s'il pourra attraper, dès le début, une affaire assez importante pour le mettre en vue, et s'il sacrifiera à cette expectative son amour, c'est-à-dire son véritable avenir. Il est visible que la donnée fondamentale est insuffisante pour manifester tout ce que le type principal doit contenir, surtout si autour de ce type ne se montrent que des personnages effacés, comme l'avoué Joulin, ou des profils de vaudeville, comme celui de Mamignon. L'idée de faire demander par Mamignon la main de Cyprienne, au moment où sa cour à Mathilde l'expose à la vindicte d'Hubert, est absolument indigne d'une comédie en vers. Le vers oblige. Il déroge quand on le commet en de telles combinaisons. On souffre également de voir Cyprienne, qui aime Philippe, se prêter à cette grossière apparence du mariage de Mamignon. M^{me} Huguet ne devrait même pas le prendre au sérieux ; car, après tout, si à force de considérer le côté exclusivement positif des choses, elle est devenue, comme elle le dit elle-même, un homme d'affaires, elle ne peut, à ce titre, que rire d'un expédient puéril et sans conséquences possibles.

Et à propos de M^{me} Huguet, le caractère qu'en a tracé l'auteur a soulevé de nombreuses critiques. Ce caractère comporte en effet des parties singulièrement répulsives. Toutefois, je sais presque gré à l'auteur de l'avoir osé ; c'est le seul complet de l'ouvrage ; il est même trop complet, trop uniforme, et c'est ce qui lui donne je ne sais quoi de fictif ; mais enfin il est logiquement conçu et de lignes bien accusées. Le reste de la pièce ne sort pas de l'épître, de l'élégie et du badinage ; mais dans le vigoureux crayon de M^{me} Huguet on reconnaît une main qui peut écrire un jour une grande comédie et nous donner un vrai tableau.

Afin de justifier le titre qu'il avait choisi, M. E. Augier a été amené à faire, plus que de raison, discuter ses personnages sur la jeunesse. La jeunesse ! elle est tour à tour dans leur bouche un argument, une invocation, une prière, une objection, une réponse à tout, une sorte d'entité allégorique d'où dérivent toutes les vertus et à laquelle chacun adresse des hymnes, sauf bien entendu, Philippe, qui ne voit en elle qu'une Némésis acharnée à le poursuivre. Il n'y a pas jusqu'à Cyprienne qui ne fasse à ce sujet des phrases d'une pédanterie sentimentale, comme si elle pouvait les comprendre. Le privilège des gens qui se sont toujours bien portés, c'est de n'avoir aucune idée de l'état de maladie. Il en est de même de la jeunesse -, on n'en sent bien le prix et tout le charme qu'on la perdant ou après l'avoir perdue.